

# MARTOR



---

Title: “Notre Musée National”

Author: Alexandru Tzigara-Samurcaș

How to cite this article: Tzigara-Samurcaș, Alexandru. 1996. “Notre Musée National.” *Martor* 1: 175-183.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-1-1996/>

---

*Martor* (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Journal) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor Journal* is published by the Museum of the Romanian Peasant. Interdisciplinary and international in scope, it provides a rich content at the highest academic and editorial standards for academic and non-academic readership. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

*Martor* (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

*Martor* is indexed by EBSCO and CEEOL.

## Notre Musée National



À l'occasion de l'Exposition<sup>4</sup>, tous nos instituts font le bilan de leurs activités au cours des dernières années, en s'attachant à mettre en valeur leurs meilleurs résultats et le stade de développement qu'ils ont atteint. Certains d'entre eux pourront sans doute servir d'exemple pour nos voisins qui – ne l'oublions pas – y viendront poussés non seulement par la curiosité mais aussi par le désir secret de jauger nos forces. Heureusement, nous pourrions être bien fiers de certains de nos instituts universitaires et écoles supérieures qui, se conformant aux besoins et aux exigences toujours plus grands de notre époque, peuvent s'enorgueillir de tenir le pas avec les instituts similaires de l'Occident, riches d'une tradition beaucoup plus ancienne.

Malheureusement, c'est justement l'institution qui témoigne du degré de culture et civilisation atteint par un peuple non seulement au moment actuel mais aussi dans le passé qui ne pourra se présenter avec l'allure qui devrait être la sienne. C'est que, au milieu des transformations générales et d'un progrès indéniable, seul notre Musée National semble avoir été oublié, voire persécuté par le destin et les gens. Après quarante-deux années d'existence, il se présente presque dans le même état que celui de sa fondation, à cette différence près que si rien de bon n'a été fait, on s'est arrangé pour faire oublier nombre des dispositions excellentes établies par

les fondateurs. Car si l'on avait respecté le règlement en vertu duquel il a été fondé, il est sûr que le Musée National ne se présenterait pas dans un état à tel point lamentable. Or, tel qu'il se présente en cette années des fêtes, il ne peut que servir d'exemple, triste mais authentique, de notre incurie, car nous n'avons pas su au moins respecter sinon faire prospérer ce que nous a légué la génération enthousiaste de 1864.

Tout à fait conscients du discrédit que cela jette sur notre communauté, nous nous efforçons de nous dégager de cette responsabilité qui nous pèse, en l'attribuant à la seule institution. Or, il nous faut souligner qu'elle incombe en tout premier lieux aux titulaires du Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique, chargé de coordonner et protéger notre culture nationale. Quant à la Direction du Musée National, elle peut, au contraire, être fière d'avoir su, en dépit des critiques dont elle fut la cible, sauvegarder son existence. Presque inexistant en tant qu'institution culturelle, le personnel de la direction du Musée a pourtant réussi à maintenir sa position dans le budget de l'État. Bien que, surtout ces dernières années, on lui ait imposé les retranchements budgétaires les plus humiliants, en la privant presque totalement des possibilités d'enrichir ou entretenir les collections, la direction, vigilante, est restée à son poste. Les campagnes les plus acharnées, souvent soutenues

par les ministres mêmes, ont été menées contre l'état d'incurie du Musée, mais la Direction a réussi à en sortir indemne. Ce n'est que grâce à elle que cette pauvre institution, à tel point défavorisée, s'est maintenue elle aussi!

Mes affirmations, que d'aucuns pourraient suspecter de parti pris, sont pleinement confirmées au point de vue officiel, par le rapport que le Ministre des Cultes a adressé au Roi en 1903: «le Musée et la pinacothèque végètent dans des locaux impossibles et presque totalement dépourvus de tout moyen d'épanouissement», écrivait le Ministre, qui n'avait sans doute pas intérêt à présenter l'état des lieux dans une lumière encore plus sombre.

Comme toute mesure d'amélioration, on peut seulement constater que la même année – année de crise et de retranchements budgétaires –, le salaire du Directeur augmente de 183 à 430 lei. Depuis lors, il est tenu de «donner un cours d'archéologie et antiquités à la Faculté des Lettres». Pour des raisons d'économie et en ignorant l'avis de la Faculté, ce cours avait été supprimé du budget de l'Université mais transféré dans celui du Musée. Cette année-là, à la même rubrique budgétaire, on spécifie une réduction de plus de la moitié des ressources matérielles pour les frais courants et l'acquisition de nouveaux matériels. Telle est la situation reflétée par les budgets nationaux, mais l'on se garde bien de faire connaître aussi les raisons qui ont fait pratiquer de telles réductions à la seule institution de ce genre du pays. Le Musée est ainsi privé de toute possibilité d'enrichir ses collections. Dans ces conditions, soutenir que ce n'est pas la faute aux ministres de la Culture – sans exception aucune – si l'institution végète, c'est un peu fort!

À la coulpe des autorités s'ajoutent l'indolence et le manque d'intérêt du public, qui s'est résigné depuis longtemps à ne plus déranger par ses visites le deuil officiellement imposé à notre Musée. Le mépris du public est d'ailleurs tout à fait motivé. Ceux qui n'ont jamais visité le Musée peuvent en juger d'après la description d'une salle, digne de rester consignée dans les annales de l'histoire de notre culture nationale.

Devant la porte: une vitrine où l'on a mis des anneaux, des bracelets et des boucles d'oreilles relevant de notre histoire, aux côtés d'un crucifix en ivoire; un étui banal de nos jours, sans la moindre particularité et sans aucune explication; une reproduction du trésor du Vittersfelde; une pendule en métal; tout cela sans la moindre présentation. Tout en haut, sur la vitrine, le buste en bronze du roi Ferdinand, création parisienne d'un artiste hongrois.

Sur le mur à droite: une horrible copie d'après un tableau de Gendron; le portrait du Roi, aux traits faits de lettres microscopiques; à côté, une armoire contenant «des armes et des déités des tribus sauvages de l'Amérique du Sud», parmi lesquelles on remarquera sans faute une «massue de quelarcho, de la tribu Tobas», ou un «éventail de plumes de perroquet» ou des «idoles de Chine et de Batavia» et bien d'autres curiosités assorties d'étiquettes détaillées. Sur le mur, en dessus de l'armoire: les fresques de Curtea de Argeş. Une autre armoire, à «costumes nationaux et vêtements boyards», contient des exemplaires ordinaires, dépourvus de tout intérêt. Une longue inscription attire l'attention sur l'objet le plus important de cette armoire: «Corde ayant servi à la mise en terre de la dépouille de Cuza». Sur l'armoire, des vases chinois; sur le mur: de tableaux datant des débuts de la Renaissance en Allemagne: un prétendu Zeitblon, Cranach etc.

Au milieu du mur latéral: le carton de Kaulbach, représentant les persécutions des chrétiens sous Néron; en dessus, une icône du Monastère de Vieroş. À côté, la collection d'instruments musicaux provenant de tout le pays, confiée au Musée par M. Burada; chaises épiscopales, dont une provenant du Monastère de Proboata; icônes – anciennes et nouvelles. Au fond de la salle, l'iconostase de l'église Cotroceni, contre lequel s'appuie le couvercle en bois peint de la momie égyptienne exposée à côté; d'autres icônes et meubles de culte; statues en bois représentant des saints catholiques; entre les fenêtres: armoire à armes, vases et autres objets résultant des fouilles faites en Do-



broudja et en Olténie; au-dessus, les bustes de I. C. Brăteanu, V. Alecsandri et autres; broderies modernes en soie; copies d'après différents monuments du pays; la reproduction d'une mosaïque de Torcello, bustes antiques; portes d'église etc.

Le milieu de la salle est occupé par une reproduction du monument d'Adam Klissi; sur le plancher, un énorme carré en plâtre où se perdent quelques morceaux minuscules d'une inscription du Trophée.

Il serait bien difficile de trouver un bric-à-brac et un mélange plus monstrueux, où les siècles d'avant et d'après Jésus-Christ et les peuples de toute la Terre se côtoient dans une joyeuse promiscuité. Et je vous rappelle qu'il s'agit bien d'une des salles du Musée National Roumain. J'ajoute également que pour que la liste ne soit pas trop longue, j'ai omis à bon escient une grande partie des menus objets qui, tout comme les objets massifs, distraient l'œil du visiteur. Il est difficile d'imaginer une autre salle pareille, arrangée avec un art consommé pour étourdir et non pas pour instruire. On ne pouvait comprendre plus mal la vocation d'un Musée National!

C'est peut-être aussi l'avis de la Direction du Musée. Mais elle conserve et entretient avec un soin égal à lui-même, et cela depuis 20 ans, les collections du musée dans leur état actuel, justement pour démontrer qu'elle n'y peut rien! Elle attend toujours, mais en vain, que quelque Ministre des Cultes vienne se convaincre *de visu* de la nécessité d'améliorer le sort du Musée. Je suppose que c'est dans ce sens que vont aussi les rapports annuels que la Direction ne manque pas d'envoyer par voie hiérarchique alors que les ministres s'arrangent pour les faire oublier.

La situation actuelle va sans doute perdurer aussi longtemps que personne ne se décidera de prendre des mesures radicales. Car il faut être bien naïf pour croire que les résultats auraient pu être meilleurs même dans les salles actuelles et avec les objets déjà existants. Les visionnaires malades d'une telle utopie prétendent, par exemple, qu'en ordonnant les collections de manière systématique et intelligente on aurait pu

en faire le miroir vivant de notre passé. On aurait écrit ainsi, à l'aide des monuments, l'histoire la plus éloquente des peuples ayant vécu sur la terre de notre patrie, ou qui n'ont fait qu'y passer. Dans leur enthousiasme juvénile, ces visionnaires prétendent également qu'elle aurait même été plus instructive que toute autre, car accessible même à ceux qui ne savent pas lire. Car il est indéniable qu'un objet, aussi insignifiant qu'il paraisse, nous fait revivre le temps auquel il appartient et nous parle des gens qui l'ont créé de manière plus éloquente que toute histoire écrite.

Quels beaux et imposants chapitres d'une histoire démonstrative ne pourrait-on créer à la place du chaos actuel! persistent à croire ces utopistes.

Par exemple, en remontant jusqu'aux époques les plus reculées, à commencer par les découvertes de Cucuteni, on pourrait refaire les étapes successives traversées par les habitants de ces contrées. Car on y a trouvé, en strates superposées, des objets du paléolithique et du néolithique. C'est toujours là que l'on a découvert des objets relevant de l'âge d'airain et de la poterie qui va depuis les essais les plus rudimentaires jusqu'à la représentations des figures humaines, appelées «papades». Donc, en regroupant autour des vestiges de Cucuteni d'autres objets, mis au jour à Petrești, Patruzeci de Cruci, Zimnicea, Predeal ou Mănești – de la Munténie et les splendides exemplaires en bronze du centre artisanal préhistorique d'Isipanlac – en Transylvanie, on aurait pu écrire une belle page de la préhistoire de la Roumanie. Les pièces provenant de France, donnée par G. de Mortillet, et celles du Danemark, de la donation Mansfeld Büllner, auraient pu servir comme terme de comparaison. Mais, en ignorant ces suggestions qui lui semblent aller trop loin, la direction du Musée, fidèle à ses projets, a préféré mettre les pièces de Cucuteni tout près de quelques galvanoplasties modernes. Sans doute le contraste n'en est que plus frappant. Le Trésor de Turnu Măgurele, formé d'une splendide

série de monnaies annulaires, se perd dans un boîte accrochée au chambranle d'une porte.

Que n'aurait-on pu faire, ajoutent les mêmes idéalistes, pour mettre en valeur les vestiges des colonies grecques de la Dobroudja ou témoignant de la domination romaine en Dacie. Ils iraient jusqu'à recommander une sélection sévère parmi les nombreuses pièces qui ne font actuellement qu'encombrer les couloirs du Musée. Mais la Direction, sans doute convaincue que ce n'est que la quantité qui compte, a amoncelé pêle-mêle, sans même se soucier d'en préciser la provenance, un bric-à-brac réunissant pierres funéraires, statues, bornes milliaires romaines, sculptures et inscriptions grecques, inscriptions cunéiformes et hiéroglyphes. Mais les rayons d'une salle sont occupés par des marbres représentant des empereurs romains, qui se ressemblent à s'y méprendre justement parce qu'ils sont issus de la main du même faussaire ordinaire. Sans les présenter comme des faux, on les expose sans doute dans le souci de prévenir le grand public, qui ne s'y connaît guère. On ne saurait nier que c'est un excellent moyen pour lui faire éviter les contrefaçons que l'on vend chaque année à Constanța, en essayant de les faire passer pour des pièces authentiques. Il est absolument nécessaire de les présenter comme des faux sous risque que les visiteurs ne croient que la Direction elle-même les considère authentiques. Il va de soi qu'en exposant les faux on ne peut plus mettre en évidence les objets authentiques provenant de cette époque, bien qu'ils méritent une attention plus grande. De l'Olténie jusqu'en Dobroudja, la terre roumaine a révélé maints vestiges romains, peuple qui a longtemps occupé ce territoire, en y dressant des remparts et toutes sortes de constructions. Or, la sélection faite à tort et à travers et l'exposition déficitaire ne nous offrent pas une image correcte de cette époque reculée.

Également, de nombreuses monnaies grecques, romaines et byzantines trouvées à différents endroits du pays sont conservées dans le coffre-fort de la chancellerie, sans doute parce qu'on les considère trop nombreuses. Cela fait

que justement la section gréco-romaine et byzantine, qui aurait pu être l'une des plus intéressantes et complètes, soit absente. Or, il faudrait bien qu'on en appelle aussi au témoignage des monuments pour faire valoir la prépondérance de l'élément romain, dont nous sommes tellement fiers.

D'ailleurs, la Direction elle-même semble convaincue, au moins en théorie, de la nécessité de créer une section gréco-roumaine. Dans une note datée juin 1905, nous lisons dans ce sens: «Le Musée se propose, entre autres, de rassembler et ordonner le peu (?!!) de vestiges de l'antiquité gréco-romaine se trouvant en Dobrudja, notamment dans le département de Constanța. Cela permettra aux spécialistes de notre pays et d'ailleurs, aux professeurs et aux étudiants, tout comme au grand public, de les étudier à loisir et de tout près». Mais la pratique démontre qu'il est loin de la coupe aux lèvres.

L'invasion des peuples barbares, qui constitue un troisième volet important de notre histoire, est magnifiquement représentée par la «Couveuse aux poussins d'or»<sup>3</sup>. Mais ce trésor inestimable est lui aussi mal servi par le cadre moderne où la Direction s'est vue obligée de le mettre, car il est entouré d'armes turques et des dessins de Satmary représentant des costumes paysans! Les reproductions de Vattersfelde, qui perdent tout leur effet, exposées comme elles sont dans la salle décrite précédemment, n'auraient pas constitué une toile de fond plus inspirée? Et pourquoi n'y exposerait-on aussi les vestiges mis à jour par le professeur Iorgulescu, lors des fouilles qu'il a dirigées à Istria tout près de l'endroit où l'on a trouvé la «Couveuse»?

Mais pourquoi rechercher des critères scientifiques là où seul le bon plaisir semble décider du sort et de l'emplacement des pièces?

Quant à l'époque médiévale et moderne, celle des princes bien de chez nous, on aurait pu la faire revivre dans toute sa splendeur en exposant dans une conception unitaire les fresques, les vêtements et objets liturgiques, les icônes et d'autres magnifiques vestiges recueillis dans nos monastères. Une telle section aurait dû



faire l'orgueil de notre Musée National et constituer l'argument le plus fort pour illustrer le degré de culture atteint par le peuple roumain. Mais elle ne fait que vivoter, comme le reste du Musée. Depuis des décennies, aucune pièce ne s'est ajoutée à celles rassemblées par décret, suite à la sécularisation des monastères. Et chaque jour on vend, notamment à des étrangers, toutes sortes d'objets liturgiques pris dans nos monastères.

Lors de l'exposition générale, on fera, ne fût-ce que partiellement, le bilan des grandes absences de notre Musée National. Car des domaines tout entiers de l'art roumain, tels que la céramique et la poterie artisanales, ne sont représentés par le moindre objet.

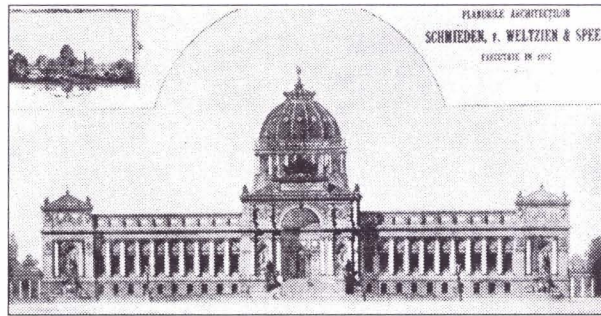
\*\*\*

D'aucuns, parmi les plus intéressés, prétendent que la triste situation dans laquelle se présente actuellement le Musée National s'explique en tout premier lieu par l'absence d'un local adéquat. Mais on ne nous dit jamais qui devrait s'en charger. Car l'idée de doter la Capitale d'un local digne d'abriter les collections du Musée National préoccupe depuis longtemps nos hommes d'État. À preuve, les crédits importants alloués dans ce but à l'époque des vaches grasses. Rien que pendant la période 1884-1891, on a voté des crédits extraordinaires, couverts par des émissions de rente amortissable, pour la construction du Musée National, de la Bibliothèque Centrale, de l'Académie, de la Pinacothèque et de la Glyothèque de Bucarest, en valeur de 8000224,134 lei. Pourtant, en dehors de l'Académie, aucun de ces bâtiments n'a été construit. Le plus souvent, les crédits étaient jetés aux oubliettes. Tout cela parce que, bien sûr, il était plus facile de demander au Parlement de voter une somme que

de s'occuper par la suite des travaux proprement dits et surtout de l'organisation d'une telle institution. Vu que les crédits n'étaient pas utilisés comme prévu, ils étaient annulés mais après avoir été entamés, en en prélevant des sommes pour les dépenses qui souvent n'avaient rien à voir avec leurs vraies destinations [...].

Pour ne pas être accusé de parti pris, je dois quand même dire que finalement rien ne se perd: toute cette histoire nous a valu, au moins à l'étranger, la réputation d'avoir un splendide Musée National. Les plans de ce musée imaginaire sont reproduits, comme modèles, même dans les revues de spécialités et les traités d'architecture publiés en Allemagne! [...].

En 1887, la revue «Deutsche Bauzeitung» annonçait que l'architecte Schmiiden et ses collaborateurs, v. Weltzien et Speer, avaient parachevé les projets, au sujet desquels on donne quelques



Le premier projet (non réalisé) du Musée de Bucarest

informations. Bientôt, des boîtes énormes contenant les projets, dont certaines parties en grandeur nature, arrivent au Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique. Hélas, entre temps, on avait changé de ministre. Après maints atermoiements, on finit quand même par payer les projets mais la construction proprement dite est enterrée. Car on ne sait rien d'une campagne dans ce sens.

Le secrétaire perpétuel de l'Académie Roumaine et ancien titulaire du Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique, le père de l'idée de cette institution grandiose, s'attache, contre vents et marées, à faire réaliser au moins l'idée de 1885. En trouvant l'appui nécessaire auprès du nouveau ministre des Cultes, M. Th. Rosetti réussit, grâce à son énergie inlassable, à doter l'Académie Roumaine de son édifice



actuel, en ne dépensant qu'un tiers des crédits alloués.

Mais toujours pas un mot sur le Musée; même les projets des architectes allemands sont égarés ou détruits par une main inconnue. Le fait est que personne n'en sait plus rien au Ministère.

Ces derniers temps, on a repris l'idée de faire élaborer des projets pour l'édifice du Musée, mais les résultats n'ont pas été meilleurs.

En 1982, la Direction du Musée présente au Ministère les projets de M. le Professeur Georg Niemann, de Vienne. Un peu plus tard, Dr. Mortz Dreger, toujours de Vienne, est directement chargé par le chef du Musée d'élaborer d'autres projets et l'on promet même que les travaux vont démarrer sous peu. En attendant que les projets soient approuvés par le Ministère, les savants autrichiens nous ont fourni une aide précieuse lors des fouilles d'Adam Klissi, au sujet desquelles ils ont fait paraître un ouvrage imposant, traduit par la suite en roumain. On ne sait strictement rien sur le sort des projets en question. Ce qui est sûr, c'est que le dernier des architectes leurrés par l'idée de ce projet n'a réussi à obtenir du ministère qu'une partie de la somme exigée pour sa peine.

La Direction du Musée, infatigable, aura sans doute présenté aussi d'autres projets, mais je n'en sais rien. Ce qui me paraît évident, c'est qu'il semble écrit que le Musée n'ait pas son propre édifice. C'est pourquoi je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit à ce propos il y a quelques années. Sans doute mes propositions étaient-elles trop modestes – et donc réalisables – aux yeux des autorités, qui voient tout en grand mais ne parviennent pas à faire aboutir leurs projets. Pour ma part, je crois toujours qu'un seul bâtiment à plusieurs ailes, ayant une allure conforme aux canons de l'architecture traditionnelle roumaine, est la meilleure solution pour l'édifice qui devrait abriter le Musée National.

En ce moment surtout, quand dans le budget de la Maison des Arts on prévoit la création de nouveaux musées, il est nécessaire de faire valoir l'idée lancée en 1885, de réunir sous le même toit toutes les institutions artistiques. Toute dis-

persion serait un inconvénient, car notre héritage artistique n'est pas assez riche pour doter tous les quartiers de la Capitale d'un musée, loin s'en faut. En échange, par une union de toutes les forces, on pourrait créer une institution à même de représenter aussi bien la tradition culturelle que la création artistique roumaines. Ainsi, au lieu d'avoir plusieurs musées, pinacothèques et glyptothèques, on aurait plusieurs sections d'un seul et même Musée National. Et si jamais une section devient assez importante pour justifier un nouveau statut, on pourra toujours en faire un institut à part. Malheureusement, au moins à court et moyen terme, nous ne sommes guère menacés par un tel danger. Mais il est grand temps de définir un projet ample et équilibré auquel tous les ministres, quelle que soit leur couleur politique, puissent apporter leur pierre. De toute évidence, pendant quarante ans, on a gaspillé trop de fonds et eu trop d'expériences tristes pour accepter la situation actuelle.

Pourtant, ne soyons pas trop pressés, car il semble que les autorités compétentes s'en occupent. Une preuve quant au zèle de la Direction à ce sujet nous est fournie par la publication «Monitorul oficial», livraison du 28 avril 1906, p. 794. Il s'agit d'un communiqué de l'Académie Roumaine sur une conférence du Directeur du Musée, qui s'achève par «un appel *chaleureux* aux autorités compétentes de faire construire un édifice pour le Musée, où seront conservées aussi les sculptures des monuments de Adam-Klissi».

C'est là une belle initiative, courageuse, voire unique en son genre, qui mérite d'être signalée. N'empêche que j'ai mes réserves quant aux sculptures de Adam-Klissi, celle de Trajan ou de tout autre empereur, qui ont leur place bien désignée en Dobroudja. Celles que l'on a fait transporter à grands frais à Bucarest doivent être retournées. Car ceux qui veulent vraiment étudier les monuments de Adam-Klissi ne peuvent se contenter d'une visite au Musée National. Ils doivent nécessairement connaître sur place les vestiges que le temps n'a heureusement pas pu

disloquer. C'est bien ce qu'ont fait Furtwängler, Cichorius est bien d'autres savants qui se sont occupés de nos monuments romains. Il faudrait donc organiser un Musée sur les lieux mêmes. Car il serait absurde de vouloir transporter à Bucarest toute une cité de plus de 10 hectares. Outre le Musée de Bucarest, nous devons nous proposer de fonder des Musées locaux dans différents centres du pays. Dans ce sens, un beau début a été réalisé à Târgu-Jiu, où se trouve un musée départemental particulièrement intéressant, fondé par quelques personnalités pleines d'initiative. La préfecture de Constanța a demandé elle aussi par le Rapport 40 171 du 1<sup>er</sup> juillet 1905 la permission de fonder un musée dans le chef-lieu du département. Mais la Direction du Musée s'y est opposée avec toute son autorité, en répondant que «l'idée est non seulement difficile à réaliser mais même *contraire* au but (sic!) poursuivi par la création du Musée National dans la Capitale. Pour ma part, je crois que plus y aura des musées départementaux, plus on sauvera des objets qui, de toute façon, ne sont pas exposés dans la Musée de Bucarest.

\*\*\*

Le désintéret de l'administration supérieure ne se manifeste pas seulement en ce qui concerne le local; il en est de même quant à l'administration interne de l'institution. Le mode d'administration du Musée est sans doute particulier et il mérite d'être connu à l'occasion de ces manifestations culturelles.

Comme partout dans mon exposé, je ne me réfère qu'aux vingt dernières années et cela pour deux raisons: premièrement, pour la période plus ancienne, je ne possède pas de données officielles; deuxièmement, vu qu'au cours des deux dernières décennies la direction du Musée s'est trouvée entre les mêmes mains, on peut mieux suivre l'esprit de continuité.

En principe, le Musée devrait être administré conformément au décret princier de du 25 nov. 1864, qui n'a jamais été annulé ou modifié; en réalité, aucun des principes y inclus n'est plus respecté. Chose bien étrange si l'on pense au fait que le Directeur actuel du Musée, en tant que

membre du Parlement en différentes sessions, a eu l'occasion de présenter maints projets de loi et des rapports tout à fait incompatibles avec sa spécialité en tant que professeur ou Directeur, sans toutefois élaborer un nouveau règlement du Musée. Les titulaires du Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique y sont sans doute pour quelque chose.

Il était donc naturel que, pour pouvoir réaliser les grandes transformations qu'elle a sans doute en vue, la Direction commence par se dégager des entraves d'un règlement désuet.

Par exemple, conformément à l'Article 2, le musée est divisé en quatre sections. Or actuellement, on ne respecte vraiment que la quatrième, celle des «curiosités», qui domine partout. Pourtant, les sections mentionnées doivent avoir existé au début. Plus encore, à un moment donné on avait même constaté qu'il n'y en avait pas assez. C'est pourquoi, sur la base du Rapport du Ministre des Cultes, M. Titu Maiorescu, par le Décret n. 2036 du 30 déc. 1875, on «approuve la création de quatre nouvelles sections dans le musée de la Capitale, comme suit: 1) la section des costumes nationaux; 2) la section des tableaux historiques; 3) la section des gemmes et des camées; 4) la section industrielle».

Le décret princier, dans un encadré très décoratif, est affiché dans une des salles du Musée. Vu qu'il n'est pas appliqué – à témoin: l'absence totale de certaines sections – le décret est devenu lui-même pièce de musée, un objet de curiosité publique, exposé à côté des fresques d'Argeș et de quelques monnaies romaines. Je remercie sincèrement la Direction du Musée pour son amabilité d'avoir mis au jour ce décret car, vu qu'il n'existe pas dans la collection officielle du Ministère, je n'aurais pu le connaître autrement.

C'est la seule modification officielle – et c'est peut-être pour cela qu'elle n'est pas respectée – du Règlement de 1864. De manière arbitraire – sans doute parce qu'il ne convenait pas à la Direction actuelle –, on a tout simplement supprimé l'art. 5 du Règlement, conformément auquel «la Direction du Musée d'Antiquités est



confié à un *Comité Archéologique* (souligné dans l'original) formé de cinq personnes». Mai comment pourrait-on prétendre que, suite à la démission ou au décès des premiers membres, la Direction actuelle ait trouvé cinq personnes disposées à accepter cette charge «honorifique». D'ailleurs, on peut bien se douter qu'un tel comité aurait entravé les projets unitaires de la Direction et la bonne marche de son activité. En supprimant ce Décret bien sage mais sans doute vieilli, notre Musée devient le plus moderne du monde, car aussi bien dans les pays à traditions artistiques, tels que la France et l'Allemagne, que dans les grandes institutions américaines – comme The Metropolitan Museum of Art de New York, fondé en 1893 –, tous les musées ont un ou plusieurs comités ou conseils directeurs.

Nulle part les acquisitions ne se font sans l'approbation de ces comités, formés de spécialistes ou d'amateurs reconnus pour leur compétence. D'ailleurs, c'est ce que prévoit le Règlement de 1864, art. 17, qui ne laisse au bon plaisir du conservateur que «certaines sommes d'argent allouées au Musée par le budget, sauf les fouilles et l'enrichissement des collections, qui sont réglementées par le Comité archéologique». Mais de nos jours tout le budget du Musée est réglementé par les dispositions du Directeur du Musée. Je dis bien «directeur», tout en sachant que ce titre n'est pas mentionné dans le Règlement, où l'art. 13 ne fait état que d'un «conservateur ayant déposé une garantie hypothécaire d'au moins dix mille galbeni». Sans doute était-il naturel qu'en l'absence de toute disposition claire, par un simple ordre de la Direction du Musée, on fasse disparaître de telles fonctions et garanties surannées et jurant avec ces temps modernes.

Il nous faut donc reconnaître que grâce aux efforts incessants du Directeur actuel, loin du tapage des décrets officiels, l'administration la plus ancienne est devenue tellement moderne qu'elle n'a pas son pareil. De toute le texte du règlement ancien on n'a conservé que le chapitre concernant les obligations du public mais là aussi on s'est arrangé pour réduire les horaires.

Actuellement, notre Musée fait fie de toute loi et de tout règlement. Il est administré selon le bon plaisir d'une direction qui est en fait perpétuelle et décrète ce que bon lui semble. Heureusement, aucun ministre n'a touché à cette autonomie et, si l'institution perdure, ce n'est que grâce aux efforts de la Direction, autrement, un ministre aurait eu sans doute l'idée de s'en débarrasser!

\*\*\*

La désaffection du public et le désintéret des autorités seraient peut-être explicables si des institutions comme le Musée ne correspondaient plus aux nécessités actuelles. Mais vu que, au contraire, les musées sont appelés à jouer un rôle toujours plus important dans l'éducation moderne, l'incurie dont on fait preuve chez nous est un véritable crime. Car l'influence des musées, surtout sur les grandes masses, est indéniable. Les musées permettent de parachever la formation dispensée dans les écoles et les universités, car tout enseignement qui part d'objets concrets est plus persuasif et authentique que celui fondé sur la seule théorie. Dans les limites qui sont les siennes, un musée à portée locale, comme le nôtre, aurait pu jouer son rôle. Il aurait dû être en tout premier lieu l'expression même du niveau de civilisation atteint par notre peuple et un sorte de gardien des valeurs nationales. En plus de cette vocation purement nationale, par une présentation agréable et la mise en valeur des objets réellement beaux, le Musée devrait satisfaire aux exigences de l'esthétique et contribuer à la formation du bon goût. La troisième vocation du Musée aurait dû être purement théorique, en servant comme base pour les études et les recherches historiques et culturelles, en rassemblant et exposant conformément aux principes de la science le matériel existant dans le pays. Pour des raisons faciles à comprendre, Notre Musée National a failli à sa tâche, n'accomplissant aucune de ces belles vocations que nous n'avons fait qu'ébaucher. À mon avis, le programme d'action du Musée devrait se concentrer sur les points suivants:

1) L'étude approfondie des vestiges artistiques et historiques des territoires habités par les Roumains et l'effort de rassembler le plus d'objets possible portant sur notre passé historique et sur les activités artistiques du peuple roumain.

2) Conserver au Musée National central de Bucarest un exemplaire caractéristique de chaque espèce, exemplaires présentés selon des critères à la fois scientifiques et esthétiques et mis à la disposition de l'enseignement et des grandes masses, pour leur éducation artistique.

Les doublets ou les pièces ne présentant qu'un intérêt purement local doivent être laissés sur place, en créant le plus de Musées provinciaux possible. À leur tour, ces Musées contribueront à l'enrichissement du Musée National de Bucarest, les échanges réciproques permettant d'éveiller dans tout le pays l'intérêt pour les objets d'art. C'est grâce à de telles mesures plutôt que par des lois prohibitives que l'on parviendra à sauver les objets dont on dépouille actuellement le patrimoine national.

3) Par des conférences données dans les salles mêmes du Musée, par des projections mais surtout par des illustrations et catalogues, faire connaître dans le pays et à l'étranger les trésors de notre patrimoine national. Ce n'est qu'ainsi que le Musée pourra devenir le centre d'un véritable mouvement artistique.

Mais pour le moment et à cette occasion je propose que le Musée National ferme tout sim-

plement ses portes afin que les visiteurs étrangers, surtout ceux des pays voisins plus petits – qui, à cet égard, se présentent mieux que nous – ne puissent voir ce véritable déshonneur national, dont nous sommes tous coupables. Que l'on efface l'enseigne de sur le local de l'Université et que l'on prête les objets vraiment importants à l'Exposition. Le public, habitué à l'inexistence, en fait, du Musée, n'y trouverait rien à redire et le personnel, dont la rétribution est assurée par le budget en cours, ne protesterait pas. Cela permettra à la Direction du Musée de prendre son temps pour élaborer les projets d'une réforme inévitable.

Le but de ces lignes est d'éveiller un courant favorable pour la réforme du Musée National, non seulement dans les cercles officiels mais aussi dans le public. Espérons que, dans la nouvelle ère qui commencera après l'Exposition, il y aura bien un ministre décidé de réparer les fautes impardonnables de ses prédécesseurs. C'est à peine alors, quand on présentera l'historique officiel et détaillé de l'institution, que l'on verra si ceux qui ont si souvent critiqué la Direction du Musée ont eu ou non raison de le faire. De toute façon, il lui faut pardonner car elle a fait ce qu'on lui a permis de faire: au lieu d'une institution qui soit le sanctuaire de la culture et de l'histoire des Roumains, elle nous présente un Musée maussade, véritable cimetière de l'art national.

